

mille piastres, et vous me donnez le navire, et moi par-dessus le marché.

M. Louis dit ces mots d'un air si bonhomme, que sir Corbett s'écria en riant :

—Le navire est à vous, c'est entendu.

—Fort bien, commodore. Ayez la bonté de me donner de quoi écrire, et veuillez mettre un canot à ma disposition ; demain à la pointe du jour mes onze mille piastres sont à votre bord, et je foule mon cher plancher des vaches.

Sir Corbett s'était assis sur un canapé, plus joyeux que jamais. Il montra son bureau à son prisonnier, qui écrivit rapidement quelques lignes. Un domestique parut à l'appel du commodore, et l'ordre fut transmis de porter la lettre à terre.

M. Louis quitta sir Corbett en étouffant, par politesse, quelques petits bâillements de fatigue, et alla se jeter sur son lit où il fit trois grands signes de croix, et ne dormit pas de la nuit, quelque fatigué qu'il eût paru.

Le lendemain matin le canot revint de terre, et M. Louis compte au commodore les onze mille piastres convenues, en interrompant quelquefois cette opération pour respirer un flacon de sel anglais en préservatif du mal de mer. Quelques moments après, le *Sapajou* s'éloigne de la frégate et fait voile pour l'île ; mais la pirogue qui doit ramener le prisonnier dans la rade est encore attachée aux flancs du vaisseau. Enfin le commodore, toujours enchanté de son hôte, lui déclare qu'il peut partir, et mêle à ses adieux quelques joyeuses plaisanteries. M. Louis avait placé le pied sur l'échelle de corde, lorsque sir Corbett, qui lui tenait encore la main, jeta les yeux sur le rivage.

—On croirait vraiment, dit-il, que vos compatriotes n'ont jamais vu un vaisseau. Voyez-les donc au bord de la mer.

—Ils admirent votre belle horreur, répondit en souriant M. Louis. Je pourrai tout à l'heure leur dire comme cet ancien : " Que serait-ce si vous aviez, comme moi, vu le monstre de près ! "

Quittant alors la main du commodore, il descendit l'échelle, et la pirogue s'écarta de la frégate. Quelques matelots regardaient par-dessus le bord et du haut des huniers. En levant les yeux pour faire de la main un dernier adieu à sir Corbett, M. Louis reconnut parmi ces matelots celui dont la vue lui avait été si désagréable la veille. Cet homme l'examinait avec attention, en parlant vivement avec ses camarades.

—Appuyez sur les rames, mais ne vous hâtez pas, dit M. Louis tout bas à ses rameurs ; et vous, gouvernez le plus droit possible sur Saint-Denis. Un pouce de gagné pourra nous être utile tout à l'heure.

La pirogue était arrivée au tiers de sa course, et tous les regards étaient encore fixés sur elle, lorsque tout à coup il se fait un grand bruit au bord du vaisseau. Toutes les péniches, suspendues à ses flancs, sont assalées précipitamment ; sir Corbett fait des gestes frénétiques, son porte-voix est à sa bouche, et son bras énergiquement tendu vers la pirogue ; en même temps une des péniches s'élance, comme un oiseau de proie, sous l'effort redoutable de vingt rameurs.

—Le misérable a parlé, s'écria M. Louis en saisissant le gouvernail ; maintenant, mes amis, mon sort dépend de la vigueur de vos bras.

La marche de la pirogue s'accélére, mais la péniche vole derrière elle. M. Louis n'est plus le bonhomme de

lout à l'heure ; toute sa personne prend l'attitude énergique du commandement. Son œil se tourne tantôt sur ceux qui le poursuivent et tantôt sur ceux qui l'appellent du rivage. Un sourire de moquerie et de défi erre sur ses lèvres, sa narine se gonfle.

—Courage, mes amis ! s'écrie-t-il.

Mais la péniche gagne un immense terrain ; la ville est trop loin ; dans trois minutes les fugitifs seront pris. Il n'y a pas à balancer. A trois cents pas à droite sur le chemin de Saint-Denis s'avance le cap Bernard, où la mer bouillonnante se brise avec fureur. M. Louis dirige la pirogue de ce côté. On risque de chavirer ; mais il y a au moins dans cette tentative une chance de salut. La péniche le suit et s'approche avec vitesse.

—Forcez, forcez, s'écria M. Louis.

La péniche n'est plus qu'à trente pas, mais la pirogue est arrivée à la barre formée par des lames effroyables. Elle s'élance dans l'eau tourmentée ; résiste un moment et chavire. La péniche, effrayée, s'arrête sur ses avirons levés, et les rameurs regardent ceux de la pirogue se débattre dans les flots. Ils luttent courageusement tantôt poussés vers la terre, tantôt entraînés vers la mer. Enfin un homme atteint le rivage, se dresse, et, se retournant fièrement vers la péniche anglaise, lui fait un salut moqueur et noble. On voit aussitôt le long du rivage une foule empressée, et bientôt quelques personnes qui ont devancé les autres pressent le fugitif dans leurs bras.

—Être ainsi joué ! s'écriait en ce moment Corbett avec rage ; le tenir et le laisser échapper ! Ce bonhomme, c'était lui ! Ah ! je me vengerai ; je le prendrai, je le prendrai, je le jure.

M. Louis était en effet le capitaine de l'*Eclair*, le héros de Bourbon, la terreur des Anglais, celui dont la prise valait cinquante mille piastres.

A. LIGNIÈRES.

(A continuer.)

## VARIÉTÉS.

Remettez en honneur le soc de la charrue,  
Repeuplez la campagne aux dépens de la rue.  
Grevez d'impôts la ville et dégrevez les champs.  
Ayez moins de bourgeois et plus de paysans.

E. AUGIER.

—Le duc de Choiseul ayant fait naufrage près de Calais, à l'époque de la révolution de 1789, fut arrêté comme émigré. Peu de jours après on introduisit dans sa prison deux soldats d'artillerie légère qu'il reconnut pour avoir été dragons dans son régiment. " C'est vous, l'astre ? c'est vous Leroy ?—Oui, mon colonel.—D'où venez-vous donc ?—De Douai. Nous avons appris votre malheur et nous sommes accourus." Alors ils prirent les mains du prisonnier. " Mon colonel ?—Eh bien !—Il y avait dans le 1er. dragons un proverbe : *Quand M. de Choiseul a un louis, il y a dix-huit francs pour les dragons.* Vous n'avez rien aujourd'hui ; voilà dix louis, c'est tout ce que nous avons ; ils sont à vous." M. de Choiseul était muni d'argent, il n'accepta pas celui qui lui était offert si généreusement, mais il mêla des larmes d'attendrissement à celles de ces braves dragons.